

Espace Art actuel

Aux origines de la pornographie

François-Marc Gagnon

Volume 4, Number 3, Spring 1988

URI: id.erudit.org/iderudit/9220ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN 0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, F. (1988). Aux origines de la pornographie. *Espace Art actuel*, 4(3), 18–19.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

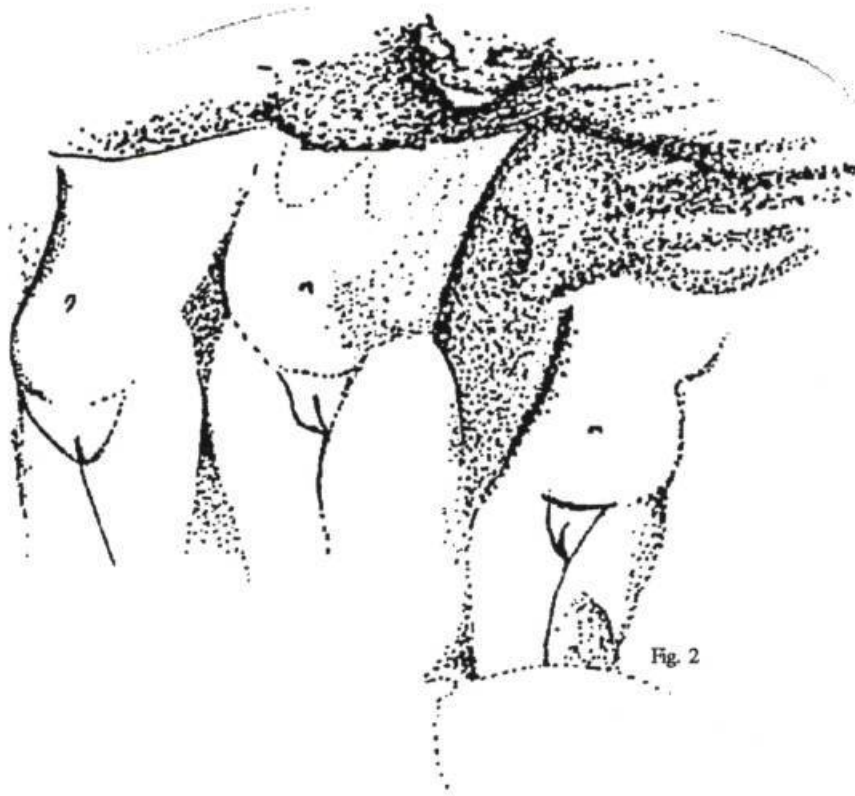


Fig. 2

Aux origines de la pornographie

FRANÇOIS-MARC GAGNON

Je lis dans Bernard Campbell, l'éminent préhistorien de Cambridge, une remarque extrêmement curieuse, et parce que curieuse, intéressante. Il dit que c'est à partir du Paléolithique tardif, donc il y a quelques 20,000 ans seulement, que l'on constate avec certitude, chez l'homme, grâce aux traces que cela a laissés dans son activité artistique, un intérêt pour ce qu'il appelle techniquement "the epigamic sematic features of the human body", et qui sont des traits qu'on trouverait aussi bien chez les animaux et dont la fonction est essentiellement sémantique, c'est-à-dire qu'ils servent de signal aux autres membres de la même espèce. Dans le cas de traits épigamiques, ces signaux ont de plus quelque chose à voir avec les relations de domination sexuelle. Campbell signale l'existence de barbes et de moustaches chez plusieurs espèces de singes *Cercopithecus*. Chez ces singes, ces touffes de poils n'apparaissent que chez les mâles et semblent jouer un rôle dans la rivalité entre les mâles. Ce n'est pas que les femelles choisissent toujours les mâles les mieux fournis sous ce rapport, mais que ce sont les mâles les plus hisurtes qui réussissent le mieux à effrayer les autres. Ces traits épigamiques jouent donc un rôle dans l'établissement d'une hiérarchie sexuelle entre les mâles. Cette hiérarchie sexuelle est d'ailleurs fondée non sur la force physique, mais sur l'apparence. C'est pour cela que ces traits ont été retenus par la sélection naturelle. Autrement ils auraient disparu depuis longtemps.



Fig. 3

Campbell note de même chez l'homme l'importance du développement du système pileux sur la face, la poitrine, le ventre et dans la

région génitale. Si une partie de ce développement peut s'expliquer par des raisons pratiques de protection, comme par exemple le développement des sourcils et des cils qui protègent les yeux contre la sueur ou les poussières, ou celui des poils aux oreilles ou aux narines qui servent de barrière aux corps étrangers, on ne saurait arguer des mêmes raisons pour d'autres développements pileux comme la barbe, la moustache ou même les poils au bas ventre. Il ne peut s'agir alors que de caractères épigamiques. On notera que tous ces caractères ornent la face ventrale de l'homme.

Les mâles n'ont pas le monopole des traits épigamiques pas plus chez les animaux que chez les humains. On connaît l'existence chez la femelle de plusieurs espèces de primates de peaux sexuelles qui enflent et prennent une coloration plus soutenue durant les périodes de chaleur. Les femelles du babouin sont particulièrement bien pourvues sous ce rapport. Comme cette coloration correspond aux périodes d'ovulation, on croit qu'elle sert de stimulus visuel aux mâles pour assurer la copulation durant les périodes où il y a le plus de chance de fécondation. Rien de tel chez la femme, bien sûr. Ce que l'on constate au contraire chez elle c'est que tous ses caractères épigamiques sont passés, au cours de l'évolution, de la face dorsale à la face ventrale comme chez l'homme. C'est la raison pour laquelle l'homme répond aux signes ventraux qui se sont distribués de la région génitale à la face: poils pubiques, seins développés avec leur areolæ (la zone très sensible qui entoure le mamelon), traits délicats de la figure et des lèvres.

Alors que de nos jours, beaucoup de ces traits sont cachés par le vêtement, leur rôle dans la communication sexuelle n'est pas contestable. On peut même se demander si la prise de conscience de leurs potentialités expressives ne fut pas pour quelque chose dans la création du vêtement. Quoiqu'il en soit de ce dernier problème, ces traits épigamiques de la femme encouragent la communication face à face et parce qu'ils comportent aussi une grande abondance de récepteurs tactiles, ils aident au déclenchement, au niveau du cortex, de la réponse érotique.

Campbell avance donc que l'on peut

dater cette prise de conscience des caractères épigamiques grâce aux oeuvres d'art. Les exemples auxquels il renvoie sont en effet suggestifs. Il s'agit tout d'abord de deux représentations féminines ornant les parois de la grotte de La Magdeleine, près de Penne dans le Tarn, département du sud-est de la France et que l'on désigne habituellement comme des Vénus. Bien qu'elles soient dans une grotte, elles n'en sont pas moins éclairées par la lumière du jour, car elles ne sont situées qu'à 6 mètres de l'entrée, La Magdeleine n'étant pas une grotte très profonde. Ces Vénus, sculptées en léger bas-relief et mesurant approximativement 70 cm de longueur se présentent comme des femmes étendues aux longs seins pendants, sans traits au visage, la tête appuyée sur la main. La représentation d'Angles-sur-l'Anglin est plus suggestive. On la trouve dans l'Abri Bourdois qui n'est pas très profond: 10 m. En entrant, on voit sur la gauche, après un panneau consacré à des bisons et des chevaux, un panneau qui représente trois corps de femmes de la taille aux genoux. Gravées plutôt que sculptées, elles ont le sexe bien marqué. Comme elles sont situées immédiatement sous une partie en surplomb de la grotte, il est certain que ces représentations ont été voulues comme telles. L'hypothèse qu'il ne s'agirait que d'un fragment d'une scène plus vaste est exclue. Dans l'illustration de Campbell dont nous nous sommes inspirés, on aperçoit une tête dite "tête du garçon" que d'aucuns prétendent se trou-

ver sur la partie en surplomb au-dessus des Vénus. Ann Sieveking le nie. Cette tête ne s'y trouve pas, sauf dans l'imagination des guides.

À Laussel, en Dordogne, il s'agit d'une représentation plus mystérieuse. On ne sait pas quelle position elle occupait primitivement dans la grotte, puisqu'elle a été gravée sur un bloc. À première vue on pourrait penser à une femme et son reflet dans l'eau, mais on a suggéré qu'il s'agissait de la représentation d'une femme donnant naissance, d'un accouplement, la femme occupant la position supérieure (voilà des Paléolithiques bien émancipés pensera-t-on!). Plus prosaïquement Leroi-Gourhan croit qu'il s'agit de deux gravures faites à des époques différentes, sans rapport entre elles. Quoiqu'il en soit, une fois de plus l'insistance est sur les seins et sur la région génitale.

Dans toutes ces représentations, les caractères épigamiques de la femme sont donc bien mis en valeur. Rien d'autre par contre n'a été retenu. Et c'est cela qui me paraît symptomatique. Ce qui est frappant en effet dans ces très anciennes représentations c'est l'absence de traits du visage, voir même de visages comme à Angles-sur-l'Anglin. Ce qui est frappant c'est que la femme soit réduite à sa carte épigamique. Elle n'est plus que signal déclenchant le désir masculin. Nous voilà donc à l'origine de la pornographie.

C'est pourquoi, il me semble que s'agissant du corps féminin, tout reste à faire en sculpture et tout reste à faire par les femmes sculpteurs. Car depuis le temps que les hommes s'y sont mis, il est évident qu'ils l'ont fait avec une seule idée en tête et qu'on ne peut absolument pas leur faire confiance pour ce genre de tâche. Ils répèteront indéfiniment les mêmes solutions, celles-là même qu'ils avaient trouvées à La Magdeleine, à Laussel, à Angles-sur-l'Anglin... et qu'ils ont rabâchées tant de fois depuis.

Mais, me direz-vous, qu'est-ce qui nous prouve que ces représentations n'ont pas été faites par des femmes? Nous n'avons évidemment aucun moyen de le savoir. Si c'était le cas, il faudrait croire que c'est bien intentionnellement que les femmes ont mis en évidence leur carte épiga-

mique dans des oeuvres d'art. Faudrait-il croire alors que les hommes de ces lointaines époques avaient besoin de se faire mettre les points sur les i? Pourquoi pas en effet. Peut-être tenaient-ils de leur ascendance primate une trop forte propension pour la face dorsale de leurs compagnes? Il fallait peut-être leur vanter les charmes de la face ventrale. Si c'était le cas, il faut dire que ces femmes sculpteurs ont bien réussi et que, depuis le temps, les hommes ont fini par comprendre. Il faut dire aussi que cette merveilleuse trouvaille du temps jadis est un peu usée maintenant et qu'il serait temps que l'on trouve autre chose.

Fig. 1: "Vénus", grotte de La Magdeleine, Penne dans le Tarn. Env. 70 cm de longueur.
Fig. 2: L'Abri Bourdois, Angles-sur-l'Anglin
Fig. 3: Grotte de Laussel, en Dordogne.



Fig. 1